propre cœur; il ne te trompera pas, car *je sais* que la vertu vabite.

Oui, il y a longtemps que je t ai distingué; mais maintenant de nouveaux objets m'appellent loin de toi; oui, j'ai remarqué en toi une âme généreuse qui, bien cultivée, fera les délices des hommes. Ah! moi-même, quoique la nature m'ait créé fier et impétueux, et que je sois l'enfant gâté de l'Imprudence, marchant de faute en faute, et prédestiné à une chute certaine, cependant je veux tomber seul; bien qu'aucun précepte ne puisse maintenant apprivoiser mon cœur hautain, j'aime les vertus auxquelles je ne peux prétendre.

Ce n'est pas assez pour toi de jeter au milieu des autres enfants du pouvoir l'éclat passager d'un météore. Tu ne peux te contenter du misérable honneur d'enfler les annales de la pairie d'une longue suite de noms qui ne figurent que là, pour partager ensuite la destinée de la foule des gens titrés, regardés à peine de leur vivant, oubliés après leur mort, sans que rien te distingue des morts vulgaires, si ce n'est la froide pierre qui couvrira ta dépouille, l'écusson délabré et le parchemin héraldique soigneusement encadré, mais que personne ne regarde, seul monument qui retrace les noms sans valeur de nobles inconnus. Tu ne voudras pas, à leur exemple, dormir oublié comme les sombres caveaux qui recouvrent leurs cendres, leurs folies et leurs fautes, et ne léguer pour tout souvenir que des armoiries insignifiantes qui ne seront jamais interrogées. Combien mon regard prophétique préfère te voir, exalté entre tous les hommes bons et sages, poursuivre une glorieuse et longue carrière, au premier rang par le talent comme par la naissance, foulant aux pieds le vice, écartant loin de toi toute indigne bassesse, non le mignon de la Fortune, mais son fils le plus noble!

Reporte tes regards sur les annales du passé, où brillent les actions de tes pères. L'un, bien que courtisan, fut homme de mérite, et eut la gloire de créer le drame anglais[8]. Un autre, non moins renommé pour son esprit, occupa une place distinguée dans les camps, à la cour et au sénat; guerrier courageux et favori des muses, il était fait pour honorer les

rôles les plus éminents. Bien supérieur à la foule des courtisans, il fut l'orgueil des princes et l'ornement du Parnasse[9]. Tels furent tes aïeux; soutiens donc la gloire de leur nom. Succède non seulement à leurs titres, mais à leur renommée. Pour moi l'heure s'approche; encore quelques jours, et je ne verrai plus ce théâtre des joies et des chagrins de mon adolescence. Bientôt il me faudra quitter ces beaux ombrages, où je vivais d'espérance, de paix et d'amitié : l'espérance, qui se colorait pour moi de toutes les nuances de l'arc-en-ciel et dorait les ailes du Temps au vol rapide; la paix, que nulle réflexion ne venait troubler, que n'altérait aucun pressentiment funeste; l'amitié, qui n'est pure et vraie que dans l'enfance. Ah! ils ne peuvent aimer longtemps, ceux qui aiment si bien. Adieu à tout cela! Je ne puis qu'avec peine détacher mes regards de ces objets si chers. Ainsi l'exilé, quittant son pays natal, tourne vers le rivage, qui s'éloigne lentement à travers la plaine azurée, des yeux chargés de douleurs, mais qui ne peuvent pleurer.

Adieu, Dorset! je ne réclame aucun souvenir dans un cœur si jeune. Le jour de demain en effacera mon nom, et n'y laissera pas de trace. Mais dans un âge plus mûr nous nous retrouverons peut-être; car le hasard nous a jetés dans la même sphère; et au sein du même sénat, peut-être dans le même débat, l'État peut réclamer notre vote. Qui sait si alors nous ne passerons pas l'un près de l'autre avec indifférence, ou même avec une froide réserve? Désormais pour moi tu ne seras ami ni ennemi; je resterai étranger à ta bonne ou mauvaise fortune, et c'est la dernière fois que je te rappelle les souvenirs de notre enfance. Nous ne goûterons plus ensemble les joies de l'intimité, et ce ne sera plus que dans la foule que j'entendrai ta voix connue. Mais si les vœux d'un cœur inhabile à déguiser des sentiments qu'il devrait cacher peut-être, si ces vœux, — mais hâtons-nous de clore ce sujet déjà trop prolongé, — si ces vœux n'ont point été formés en vain, l'Ange Gardien qui préside à ta destinée, comme il t'a trouvé grand, te laissera glorieux.

1805.

FRAGMENT ÉCRIT PEU DE TEMPS APRÈS LE MARIAGE DE MISS CHAWORT.

Collines d'Annesley, retraite froide et sombre, où erra tant de fois mon insouciante enfance, comme les tempêtes du nord combattent et mugissent au-dessus de vos touffus ombrages !

Maintenant je ne vais plus, trompant le cours des heures, visiter mes sites favoris; le sourire de Marie ne fait plus pour moi un paradis de ces lieux[10].

1805

GRANTA[11].

SALMIGONDI.

Αργυρέαις λόγχαισι μάχου καὶ πάντα Κρατήσαις.

Oh ! que n'ai-je le talisman du démon de Le Sage ! Cette nuit même mon corps tremblant serait transporté sur le clocher de Sainte-Marie.

Là, découvrant les toits des édifices de la vieille Granta, ses pédantesques habitants m'apparaîtraient sans voile; ces hommes qui rêvent de prébendes et de bénéfices, salaire de leur vote vénal.

Là je verrais les deux candidats rivaux, Petty et Palmerston, qui vont à la récolte des voix pour le jour des élections prochaines.

Mais, candidats et électeurs, la sainte phalange dort d'un profond somme : gens célèbres pour leur piété, et dont la conscience ne trouble pas le sommeil.

Lord Hawke peut être tranquille sur le résultat; les membres de l'université sont gens sages et qui réfléchissent : ils savent que les promotions sont choses rares, qui n'arrivent qu'à de longs intervalles.

Ils savent que le chancelier a de bons bénéfices à donner : chacun espère en obtenir un, et, en conséquence, accueille d'un sourire le candidat qu'il propose.

Maintenant, comme la nuit s'avance, quittons ce tableau soporifique, et examinons, invisibles, les fils studieux de l'université.

Là, dans des chambres étroites et humides, l'aspirant aux prix universitaires travaille à la lueur de la lampe nocturne, se couche tard et se lève matin.

Certes, il a bien mérité ces prix, ainsi que tous les honneurs de son collége, celui qui pour les obtenir se condamne à amasser des connaissances improfitables;

Qui sacrifie les heures destinées au repos pour scander des mètres attiques, ou se tourmente à résoudre des problèmes mathématiques;

Qui cherche dans Scale[12] de fausses quantités, ou se morfond sur un triangle, et se prive de plus d'un repas salutaire pour ergoter en latin barbare;

Renonçant au charme des lectures historiques, et préférant aux chefs-d'œuvre littéraires le carré de l'hypothénuse.

Toutefois, ce sont là des occupations innocentes qui ne font de mal qu'à l'infortuné étudiant, comparées aux récréations qui rassemblent ces jeunes imprudents,

Dont les audacieuses orgies blessent la vue, alors que le vice s'unit à l'infamie, que l'intempérance et le jeu sollicitent, et que tous les sens sont plongés dans l'ivresse du vin.

Telle n'est pas la coterie des méthodistes, qui rêvent des plans de réforme : ceux-là prennent une attitude d'humilité et prient pour les péchés des autres;

Oubliant que leur esprit d'orgueil, l'étalage qu'ils font de leurs épreuves, diminuent beaucoup le mérite de leur désintéressement si vanté.

Voici venir le jour : — portons ailleurs notre vue. Quelle scène devant moi se présente? Quelle est cette foule, vêtue de blanc[13], qui fuit à travers les campagnes verdoyantes?

La cloche de la chapelle résonne dans les airs; elle se tait : — quels accords maintenant lui succèdent? L'orgue fait entendre à l'oreille attentive et charmée sa douce et céleste harmonie.

A ces sons se joint le chant sacré, l'hymne du Roi-Prophète; mais celui qui aura pendant quelque temps

entendu cette musique ne sera pas tenté de l'entendre de nouveau.

Nos chantres sont plus que médiocres, même pour des novices. Point de grâce à ce ramas de pécheurs à la voix croassante.

Si David, quand il eut fini son œuvre, avait entendu chanter devant lui ces lourdauds, ses psaumes ne seraient point arrivés jusqu'à nous; — dans son dépit, il les eût mis en pièces.

Les infortunés Israélites, captifs d'un tyran inhumain, reçurent l'ordre de chanter, dans leur tristesse, sur les rives du fleuve de Babylone.

Oh! si le stratagème ou la crainte leur eût inspiré d'aussi effroyables accords, ils n'eussent pas eu besoin de se gêner; personne ne fût resté là pour les entendre.

Mais, pour peu que je continue encore à écrire, je crains bien de mettre les lecteurs en fuite : ma plume est émoussée; mon encre est presque épuisée; je pense qu'il est grandement temps de finir.

Vieille Granta, je te dis adieu ainsi qu'à tes clochers. Je ne veux plus voyager en l'air comme Cléophas; tu n'inspires plus rien à ma muse; le lecteur est las et moi aussi.

1806.

SUR UNE VUE LOINTAINE DU VILLAGE ET DU COLLÉGE. D'HARROW SUR LA COLLINE.

O mihi præteritos referat si Jupiter annos!
VIRGILE.

Scènes de mon enfance, dont le souvenir aimé rend le présent amer par le contraste du passé, de cette époque où la science éveilla pour la première fois en moi la puissance de la réflexion, où je formai des amitiés trop romanesques pour être durables [14];

Où l'imagination me retrace encore les traits de camarades unis à moi par l'amitié et l'espiéglerie; combien m'est cher votre souvenir toujours vivant, qui repose là dans ce cœur d'où l'espérance est bannie!

Je revois par la pensée les collines témoins de nos jeux, les ondes dans lesquelles nous nagions, les champs qui ont vu nos combats [15], la classe où nous rappelait la cloche bruyante, et où nous méditions avec ennui les préceptes des pédagogues.

Je revois la tombe où j'avais coutume de m'asseoir et de passer des heures entières à rêver le soir [16], et le cimetière où je me rendais pour jouir des derniers rayons du soleil couchant.

Je revois encore la salle où, entouré de spectateurs, je servais d'interprète aux fureurs de Zanga [17], et foulais à mes pieds Alonzo, pendant que mon jeune orgueil, enivré du doux bruit des applaudissements, s'imaginait surpasser Mossop [18] lui-même;

Où, dans le rôle de Léar, dépouillé par mes filles de mon royaume et de ma raison, j'exhalais mes imprécations douloureuses; à tel point qu'exalté par l'approbation bruyante de l'auditoire et ma propre vanité, je me regardais comme un nouveau Garrick.

O rêves de mon enfance! combien je vous regrette! Votre souvenir conserve dans ma mémoire toute sa fraîcheur; dans ma tristesse et mon isolement, je ne puis vous oublier : je jouis encore de vos plaisirs par la pensée.

Ida, puisse le souvenir me reporter souvent vers toi, pendant que le destin déroulera mon sombre avenir! Puisque devant moi je n'ai que des ténèbres, le rayon du passé n'en est que plus cher à mon cœur.

Mais si, dans le cours des années qui m'attendent, une nouvelle perspective de plaisirs vient à m'apparaître, alors, dans mon enthousiasme, je m'écrierai : « Oh! tels étaient ces jours qu'a connus mon enfance. »

1806.

A M.....

Oh! si tes yeux avaient, au lieu de flamme, l'expression d'une tendresse vive mais douce, peut-être allumeraient-ils

moins de désirs, mais un amour plus que mortel serait ton partage;

Car le ciel te créa si divinement belle, qu'en dépit de ton regard indomptable nous t'admirons sans espoir; mais ce fatal regard nous interdit l'estime.

Quand la nature te fit naître, tant de perfection brillait en toi, qu'elle craignit que, trop divine pour la terre, le ciel ne réclamât ta possession.

Pour protéger son plus bel ouvrage, et de peur que les anges ne te disputassent à son empire, elle plaça un éclair secret dans ces yeux naguère célestes.

Dès lors ils brillèrent de tous les feux du midi, et tinrent en respect le sylphe le plus audacieux. Il n'est personne que ta beauté ne charme. Mais qui oserait affronter ton ardent regard?

On dit que la chevelure de Bérénice, changée en constellation, orne la voûte céleste; mais on ne t'admettrait pas dans ce séjour : tu éclipserais les sept planètes.

Car si tes yeux brillaient là-haut comme des astres, on distinguerait à peine la clarté des étoiles, tes compagnes; et les soleils eux-mêmes, dont chacun préside à un système planétaire, ne jetteraient plus dans leurs sphères qu'une clarté douteuse.

1806.

A LA FEMME.

Femme, l'expérience aurait dû me dire qu'il est impossible de te voir sans t'aimer; certes, elle aurait dû m'apprendre que tes promesses les plus sacrées ne sont rien; mais dès que tu m'apparais avec tous tes charmes, j'oublie tout et ne sais plus que t'adorer. O mémoire! bienfait si doux quand on espère ou qu'on possède encore, combien tous les amants te maudissent quand l'amour a fui et que la passion est éteinte! Femme, objet cher et décevant, combien la Jeunesse est prompte à te croire! Comme le cœur bat quand nous voyons pour la première fois ces yeux qui nagent dans l'azur, ou ces éclairs que lance une noire prunelle, ou cet

éclat plus doux qui brille à travers des cils d'un brun clair! Comme nous ajoutons foi à tous les serments de la Beauté! Avec quelle confiance nous accueillons ses promesses! Insensés! nous croyons que cela durera toujours; mais, hélas! un jour s'écoule, et voilà qu'elle a changé. Il sera éternellement vrai cet adage : « Femme, tes serments sont écrits dans le sable [19]. »

A M. S. G.

Quand je rêve que vous m'aimez, vous me pardonnerez sans doute. Que votre courroux ne s'étende pas jusque sur le sommeil, car votre amour ne peut exister qu'en rêve. — Je m'éveille, il ne me reste plus qu'à pleurer.

Eh bien donc, ô Morphée! hâte-toi d'assoupir mes sens, épands sur moi ta douce langueur; si le rêve de cette nuit ressemble au songe de la nuit dernière, quel céleste ravissement sera mon partage!

On dit que le Sommeil, ce frère de la Mort, en est aussi l'emblème; qu'il me tarde de rendre le dernier soupir, si ce que j'éprouve est un avant-goût du ciel!

Ah! ne froncez point le sourcil, beauté charmante! éclaircissez ce beau front, et ne m'enviez pas ma félicité. Si je suis coupable en rêve, maintenant j'expie mon crime, condamné que je suis à me contenter de la vue du bonheur.

Bien que je vous voie peut-être me sourire dans mes rêves, femme adorable, n'allez pas croire ma punition légère! Quand votre douce présence a charmé mon sommeil, le réveil est à lui seul un châtiment suffisant.

A MARIE, EN RECEVANT SON PORTRAIT.

Cette faible image de tes charmes (l'artiste le plus habile n'a pu aller au-delà) apaise les craintes de mon cœur fidèle, ravive mes espérances, et me permet de vivre.

J'y retrouve ces boucles dorées qui flottent autour de ton front de neige, ces joues sorties du moule de la beauté, ces lèvres qui ont fait de moi ton esclave.

J'y retrouve... Oh! non! ces yeux, dont l'azur flotte dans un feu liquide, défient tout l'art des peintres, et c'est en vain qu'ils essaieraient de les imiter.

Je vois bien ici leur teinte céleste; mais où est le charmant rayon qui s'en échappait et relevait l'éclat de leur azur, comme la lune dont la lumière se joue sur les flots de l'Océan?

Douce copie, bien que privée de vie, bien qu'insensible, tu m'es plus chère que toutes les beautés vivantes, à l'exception de celle qui t'a placée près de mon cœur!

Elle l'y a placée avec tristesse, et avec la crainte, assurément bien vaine, que le temps ne fît changer mon âme vacillante, ignorant que son image est un talisman qui enchaîne toutes les facultés de mon être.

Elle charmera mes heures, mes années, ma vie entière; dans mes moments de tristesse, elle relèvera mon espoir; elle m'apparaîtra à ma dernière heure, et mes regards expirants la contempleront encore.

A LESBIE.

Lesbie, depuis que j'ai porté mes pas loin de vous, la même affection ne brûle plus nos âmes; vous dites que c'est moi qui ai changé et non vous; je voudrais vous en dire la raison, — mais je l'ignore.

Aucun souci n'a traversé votre front poli; et nous n'avons pas beaucoup vieilli, ma Lesbie, depuis qu'en tremblant je vous donnai mon cœur, et, enhardi par l'espoir, vous déclarai mon amour.

Seize ans formaient alors notre âge. Depuis, il s'est écoulé deux ans, mon amour! et maintenant voilà que de nouvelles pensées nous occupent. Du moins, pour ma part, je l'avoue, je me sens disposé au changement.

C'est moi seul qu'il faut blâmer, moi qui me suis rendu coupable de trahison envers l'Amour; puisque votre cœur fidèle est encore le même, il faut que le caprice seul m'ait porté à changer.

Je ne doute point, mon amie, de votre sincérité; des doutes jaloux n'agitent pas mon sein; la passion de ma jeunesse fut

naïve et chaleureuse; elle ne laisse après elle aucune trace d'imposture.

Non, non, ce n'était point une flamme factice que la mienne; c'était dans toute la sincérité de mon âme que je vous aimais; et, — bien que notre rêve soit fini, — mon cœur vous conserve une affectueuse estime.

Nous ne nous verrons plus sous ces ombrages; l'absence m'a rendu volage; mais des cœurs plus âgés et plus fermes que les nôtres ont trouvé la monotonie dans l'amour.

Votre joue a conservé son doux incarnat; chaque jour révèle en vous de nouveaux charmes; vos yeux, qui préludent à leurs conquêtes, lancent déjà les éclairs irrésistibles qui doivent allumer la forge de l'Amour.

Ainsi armée, femme charmante, vous allez faire saigner bien des cœurs; et plus d'un amant vous offrira comme moi l'hommage de ses soupirs; ils pourront témoigner plus de constance que moi, ils ne montreront jamais plus d'amour.

VERS ADRESSÉS A UNE JEUNE DEMOISELLE [20].

(Un jour l'auteur déchargeait ses pistolets dans un jardin; deux dames qui passaient près de là, entendirent avec effroi une balle siffler à deux pas d'elles. Le lendemain matin, l'auteur adressa à l'une d'elles les stances qui suivent.)

Sans doute, aimable fille, le plomb sifflant qui a balancé la mort sur tes charmes et résonné au-dessus de ta tête charmante, a dû remplir ton cœur d'alarme.

Il faut qu'un démon jaloux, irrité de la présence de tant de beauté, ait imprimé à la balle un mouvement invisible, et changé sa première direction.

Oui, dans cet instant qui a failli être funeste, la balle a obéi à l'impulsion de quelque agent infernal. Mais le Ciel, interposant sa puissance, a dans sa miséricorde détourné le coup mortel.

Mais, comme il est possible qu'une larme tremblante soit tombée sur ce sein ému; comme je suis la cause innocente de cet effroi, et que c'est moi qui ai fait couler cette larme de sa source brillante;

Parle, prescris toi-même le sévère châtiment qui doit ex-

pier un tel outrage! Me voilà, humble accusé, devant le trône de la beauté; quelle est la peine que tu veux m'infliger?

Que ne puis-je remplir le rôle de juge! la sentence n'aurait rien de bien effrayant; elle consisterait à te donner un cœur qui t'appartient déjà.

Le moins que je puisse faire en expiation de mon crime, c'est de perdre ma liberté. Désormais donc, je ne respire plus que pour toi, et tu seras en toutes choses tout pour moi.

Mais peut-être rejetteras-tu une semblable expiation : eh bien! fais choix d'une autre peine; que ce soit la mort, enfin tout ce que tu voudras.

Choisis donc sans pitié! Et je jure que ce que tu auras ordonné sera exécuté. Cependant, arrête! — Permets-moi d'ajouter un seul mot : Inflige-moi toutes les punitions, hormis le bannissement.

LE DERNIER ADIEU DE L'AMOUR.

Α'ει, δ'αει με φευγει.

ANACRÉON.

Les roses d'amour embellissent le jardin de la vie, bien qu'elles croissent au milieu d'herbes pestilentielles, jusqu'au jour où le Temps, de sa faux impitoyable, en moissonne les feuilles, ou les arrache pour toujours dans le dernier adieu de l'Amour.

En vain nous demandons aux affections de soulager la tristesse du cœur; en vain nous nous promettons un long avenir de tendresse : le hasard d'un moment peut nous séparer, ou la mort nous désunir dans le dernier adieu de l'Amour.

Toutefois, l'Espérance nous console, et au milieu de la douleur qui gonfle notre sein, elle nous dit tout bas : « Peut-être nous reverrons-nous encore! » Ce chimérique espoir apaise notre affliction, et nous ne sentons pas tout ce qu'a d'amertume le dernier adieu de l'Amour.

Voyez ces deux amants, au midi de leur jeunesse. L'amour jeta autour de leur enfance ses guirlandes de fleurs; ils se sont aimés en grandissant. Les voilà qui fleurissent dans la

saison de la vérité; mais ils seront glacés quand viendra l'hiver du dernier adieu de l'Amour.

O douce beauté! pourquoi cette larme qui sillonne une joue dont la couleur rivalise avec celle de ton sein? Mais pourquoi cette demande? En proie au désespoir, ta raison a péri dans le dernier adieu de l'Amour.

Oh! quel est ce misanthrope qui fuit le genre humain? Il abandonne les cités pour les cavernes des forêts. Là, dans sa fureur, il hurle ses plaintes aux vents; l'écho des montagnes répète le dernier adieu de l'Amour.

Aujourd'hui la haine gouverne le cœur qui, jadis enlacé dans les douces chaînes de l'amour, goûta les caresses tumultueuses qui apaisent la passion; aujourd'hui le désespoir allume son sang dans ses veines, il songe avec rage au dernier adieu de l'Amour.

Comme il porte envie au misérable dont l'âme est cuirassée d'acier! Il a peu de plaisirs et peu de douleurs aussi, celui qui se rit de tourments qu'il n'éprouvera jamais, et ne redoute pas le supplice du dernier adieu de l'Amour.

La Jeunesse s'enfuit, la vie s'use, l'Espérance elle-même se voile le visage; l'amour perd sa première ardeur; il déploie ses jeunes ailes; le vent l'emporte : le linceul de l'affection, c'est le dernier adieu de l'Amour.

Astrée veut que dans cette vie d'épreuves nous achetions le bonheur au prix de quelques peines; celui qui a porté ses adorations aux pieds de la beauté, celui-là trouve une pénitence assez ample dans le dernier adieu de l'Amour!

Quiconque adore ce dieu, doit sur son autel de lumière semer tour à tour le myrte et le cyprès : le myrte, emblème de la volupté la plus pure; le cyprès, image funèbre du dernier adieu de l'Amour.

DAMŒTAS.

Enfant d'après la loi [21], adolescent par son âge, esclave par son âme de tous les plaisirs vicieux; ayant dépouillé tout sentiment de pudeur et de vertu; habile dans l'art de mentir, vrai démon d'imposture; adonné à l'hypocrisie dès

son enfance; capricieux comme le vent, extravagant dans ses goûts, faisant de la femme une dupe, et de son trop confiant ami un instrument; déjà vieux dans le monde, quoique à peine sorti des bancs de l'école : tel est Damœtas. Il a parcouru tout le labyrinthe du vice, et atteint le but à un âge où les autres ne font encore que commencer. Des passions contradictoires se disputent son âme et lui font vider jusqu'à la lie la coupe du plaisir. Mais blasé par le vice, il ne tarde pas à briser sa chaîne, et ce qui, naguère, était pour lui le bonheur, ne lui offre plus qu'amertume[22]

A MARION.

Marion! pourquoi ce front pensif? Quel dégoût de la vie s'est emparé de toi? Bannis cet air mécontent: l'humeur ne sied pas à la beauté. Ce n'est pas l'amour qui trouble ton repos : l'amour est inconnu à ton cœur. Il se montre dans les fossettes d'un sourire, ou verse de timides larmes, ou baisse des yeux languissants; mais il évite la froideur repoussante. Reprends donc ta première vivacité; quelques-uns t'aimeront et tous vont t'admirer. Tant que nous verrons cet aspect glacial, nous n'éprouverons pour toi qu'une froide indifférence. Si tu veux fixer les cœurs errants, souris du moins, ou feins de sourire. Des yeux comme les tiens n'ont pas été faits pour cacher leurs prunelles sous le voile de la contrainte. Quoi que tu puisses dire, ils n'en lancent pas moins d'éclatants rayons. Tes lèvres, — mais ici ma Muse modeste doit chastement me refuser son aide : elle rougit, fait la révérence, fronce le sourcil; — en un mot, elle paraît craindre que le sujet ne m'enflamme; et la voilà qui, courant après la Raison, ramène fort à propos la Prudence; je me bornerai donc à dire (quant à ce que je pense, c'est une autre question) que ces lèvres charmantes ont été formées pour tout autre emploi que l'ironie. Si mon conseil est dénué de compliments, du moins il est désintéressé. Je te donne des avis sincères et où la flatterie n'entre pour rien. Tu peux y ajouter foi comme à ceux d'un frère. Mon cœur s'est donné à d'autres, ou, pour mieux dire, inhabile à tromper, il se partage entre une douzaine de beautés. Adieu, Marion! je t'en conjure, ne dédaigne pas cet avertissement, quelque déplaisant qu'il te paraisse; et, de peur que mes avis ne te blessent, que mes remontrances ne t'importunent, je vais te dire quelle est notre opinion, à nous autres hommes, sur le doux empire de la femme. De quelque admiration que nous saisisse la vue de beaux yeux bleus, de lèvres vermeilles, quelque séduisantes que soient pour nous les boucles d'une ondoyante chevelure, quelque attrait que nous trouvions à toutes ces beautés, eh bien! capricieux et inconstants que nous sommes! tout cela ne suffit pas pour nous fixer. Je ne crois pas être trop sévère en disant que tout cela ne forme qu'une jolie peinture. Mais veux-tu savoir quelle est la chaîne secrète qui nous attache humblement à votre char, et ce qui, à nos yeux, vous confère l'empire de toute la création? je te le dirai en un seul mot, c'est L'ANIMATION.

A UNE DAME QUI AVAIT REMIS A L'AUTEUR UNE BOUCLE DE SES CHEVEUX TRESSÉS AVEC LES SIENS, ET LUI AVAIT DONNÉ RENDEZ-VOUS DANS UN JARDIN AU MOIS DE DÉCEMBRE[23].

Ces cheveux, amoureusement entrelacés, lient nos cœurs d'une chaîne plus forte que toutes les protestations frivoles qui enflent de leur absurdité les discours des amants. Notre amour est fixé; j'estime que nous l'avons prouvé suffisamment; il s'est montré à l'épreuve du temps, des lieux et de la ruse. Pourquoi donc soupirer et gémir, nous tourmenter d'une jalousie sans motif et nous remplir l'imagination d'idées extravagantes, uniquement pour rendre notre amour romanesque? Pourquoi pleurer, comme Lydia, Langueur, et nous créer à nous-mêmes d'inutiles tourments? Pourquoi condamner votre amant à grelotter par une nuit d'hiver, à faire parler son amour dans des bosquets dépouillés de leurs feuilles, et cela pour avoir le plaisir de mettre la scène dans un jardin? Car, depuis le précédent établi par Shakspeare, depuis la déclaration de Juliette, les jardins sem-

blent être devenus le théâtre inévitable de tous les rendez-vous. Je regrette pour ma part que le poëte, mieux inspiré, n'ait pas choisi de préférence le coin d'un bon feu. S'il avait composé son drame à l'époque de Noël, et qu'il eût mis la scène en Angleterre, je ne doute pas que, par un sentiment de commisération, il n'eût changé le lieu de la déclaration. En Italie, à la bonne heure ! les nuits chaudes sont favorables aux longs entretiens; mais nous avons un climat si rigoureux, qu'il communique à l'amour une partie de sa froidure. Songez au désagrément de geler ainsi en plein air, et mettez un frein à cette fureur d'imitation. Donnons-nous rendez-vous, comme nous avons fait souvent, à la clarté vivifiante du soleil; ou, lorsque je devrai vous voir à minuit, que ce soit dans votre demeure. Là, pendant la saison des neiges, nous pourrons nous aimer des heures entières, et beaucoup plus à l'aise que si nous étions placés dans les bosquets les plus beaux qui, en Arcadie, aient prêté leurs ombres aux champêtres amours. Alors, si je ne parviens à plaire, je consens à geler la nuit suivante, je veux ne plus rire de ma vie, et passer le reste de mon existence à maudire ma mauvaise étoile.

OSCAR D'ALVA. LÉGENDE[24].

Comme l'astre des nuits, brillant dans l'azur des cieux, éclaire doucement les rivages de Lora, où s'élèvent les tours antiques d'Alva et où ne retentit plus le bruit des armes !

Mais les rayons de cet astre sont plus d'une fois tombés sur les casques d'argent des guerriers d'Alva, alors que, dans le silence de la nuit, ils apparaissaient couverts de leurs armures étincelantes.

Et souvent sur ces rocs ensanglantés qui se projettent sur les flots irrités de l'Océan, pâle, il a vu la mort précipiter ses coups, et ces braves mordre la poussière;

Alors que plus d'un guerrier, dont les yeux ne devaient plus revoir l'astre du jour, détournait tristement ses regards de la plaine sanglante, pour les reporter en mourant sur les pâles rayons de la lune.

Hélas ! leurs yeux naguère voyaient en lui l'astre de l'amour, ils bénissaient sa lumière propice; mais en ce moment il ne brillait du haut des cieux que comme une torche funéraire.

Elle est éteinte, la noble race d'Alva; et ses tours, qu'on aperçoit de loin, sont couvertes d'un vernis gris et sombre; ses guerriers ne se livrent plus au noble amusement de la chasse et ne soulèvent plus la sanglante tempête de la guerre.

Mais qui fut le dernier maître d'Alva? Pourquoi la mousse couvre-t-elle ses remparts? Ses tours ne résonnent plus des pas des guerriers, et ne répètent que le gémissement des vents.

Et quand la bise souffle avec violence, un bruit s'entend dans le manoir; ce bruit rauque monte vers les cieux, et vibre sur les murs en ruine.

Oui, quand mugit le tourbillon de la tempête, il agite le bouclier du brave Oscar; mais la bannière du héros ne se déroule plus dans ces lieux; on n'y voit plus flotter son noir panache.

Il était beau le jour qui vit naître Oscar; ce jour-là Angus salua son premier-né. Les vassaux accoururent au foyer de leur seigneur, et leur joie célébra cette aurore fortunée.

On mangea le daim des montagnes; la cornemuse fit entendre sa perçante harmonie, et une musique guerrière réjouit le cœur des montagnards.

Et ceux qui entendirent cette musique belliqueuse espérèrent qu'un jour le fils du héros, précédé de semblables accords, conduirait au combat ses guerriers vêtus du tartan.

Bientôt une autre année s'écoule, et Angus salue la naissance d'un second fils. Ce jour fut célébré comme le premier, et les réjouissances se prolongèrent longtemps.

Sur les poudreuses collines d'Alva, Angus apprit à ses fils à tendre l'arc; dès leur enfance ils poursuivirent le daim et laissèrent bien loin derrière eux leurs lévriers agiles.

Mais, avant d'être sortis de l'adolescence, on les vit prendre place dans les rangs des guerriers; ils savaient manier légerement la brillante claymore et lancer au loin la flèche sifflante.